

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Écrire et penser au Québec?

Jacques Allard et Noël Audet

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Allard, J. & Audet, N. (1991). Écrire et penser au Québec? *Lettres québécoises*, (61), 7–11.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Écrire et penser au Québec ?

**DÉBAT**  
Jacques Allard

## Lettre à Noël Audet

Cher navigateur,

Pourquoi fais-tu l'habitant? Tu l'auras deviné par cette apostrophe, ton dernier livre<sup>1</sup> si remarquable à tant d'égards (bien monté, rempli de finesse et d'art) me laisse finalement assez déçonné. **Je songe à ces pages peut-être peu nombreuses mais si piquantes que tu adresses à tes pairs intellectuels, surtout les critiques et universitaires.** Quel contraste avec toutes les autres, où tu as des tendresses paternelles pour les apprentis écrivains et artistes (représentés par tes dédicataires). Ton double discours installe donc au cœur du livre une opposition curieuse des savants et des artistes du littéraire. Serait-ce l'écrivain en toi qui nie ici l'universitaire? Même si tu passes ton temps à y faire le topo (assez savant, ma foi!) aux débutants? Toi qui accordes à juste titre tant d'importance à la consonance textuelle, tu introduis par là une dissonance. Y aurait-il deux livres dans ton essai, *Écrire de la fiction au Québec*, dont le sous-titre serait: conseils aux chers apprentis et invectives aux imbéciles (universitaires, sémioticiens et autres intellectuels)?

En avançant dans la lecture, je m'étais d'abord dit: bravo, voilà des propositions qui, après la somnolence des années quatre-vingts, nous secouent et nous ramèneront à l'essentiel au moment où la question de l'avenir nous passionne à nouveau. Peut-être renouvellerai-je ce débat, cette traditionnelle question que je venais de revoir pour un ouvrage à paraître bientôt<sup>2</sup>. La question: dans notre expression, faut-il être «habitant» ou «coureur de bois», c'est-à-dire canadien ou «français» (comme on se le demandait au XIX<sup>e</sup> siècle), régionaliste ou «exotiste» (comme on disait au début du XX<sup>e</sup>) québécois ou «transculturel» (comme certains le disent maintenant)? Jusqu'où doit aller la canadienité ou la québécoité, en fait la couleur propre, de notre littérature de langue française? Voilà le

problème lancinant de notre histoire littéraire!

Mais j'ai vite déchanté. Passant de la critique savante (que tu as longtemps cultivée) à la critique mondaine (parfaitement estimable, que bien des savants aspirent ici à pratiquer!), tu ne tiens pas compte de la pensée que nous avons développée là-dessus depuis 1806 (avec la fondation du journal *Le Canadien*). Au contraire, tu fais comme si nous n'avions jamais, à travers notre histoire, apporté là-dessus quelque lumière. Et quand tu dis en fin de course ton «admiration» pour les intellectuels et les savants, dont toi l'«artiste» tu t'exclus, n'est-ce pas pour les mieux écraser de leur soi-disant ignorance ou impuissance:

**Afin que l'on ne s'y méprenne pas, je dirai tout haut que j'admire les intellectuels — il n'y a jamais de profit pour quiconque à nier l'intelligence des choses du monde, encore moins pour les écrivains et artistes —, mais je reproche justement à beaucoup de nos penseurs de n'être pas assez intellectuels, c'est-à-dire d'être incapables de penser de façon claire les conditions d'existence de leur propre peuple, de même que les conditions de sa culture. (p. 170)**

J'ai mis en évidence ce que tu as eu tout à coup besoin de dire «tout haut», parce que j'ai attendu pendant longtemps cette précision. Il y a eu auparavant beaucoup de messes basses et de jambettes au coin de phrases ombreuses; t'en es-tu rendu compte enfin dans les dernières pages de ton ouvrage? À mon avis, c'était un peu tard: tes lecteurs n'y croiront pas beaucoup à cette déclaration d'admiration, surtout que tu fais monter les enchères. **Au fond qu'as-tu voulu tant dire? Que nous serions trop peu «intellectuels tout en étant déjà trop? Ou encore: comme les intellectuels**



Jacques Allard

*québécois n'ont pas réussi (ni Camille Roy, ni Hubert Aquin, etc.) à préciser les conditions de l'expression culturelle, je suis obligé de le faire, moi, Noël Audet, artiste de l'écriture et non de la théorie?* Nous voici au cœur de ta proposition qui est, je crois, d'un écrivain qui, devant ses pairs (écrivains), voudrait ne pas paraître aussi savant qu'il l'est alors qu'au contraire il craindrait de ne pas l'être assez devant ses collègues théoriciens. Tel est en tout cas l'effet de ton énonciation écartillée entre le trop et le pas assez.

Voilà qui me rappelle un trait intellectuel assez courant dans le Québec récent, où passe beaucoup de mépris pour la pensée. As-tu remarqué que Denys Arcand, le cinéaste qui a ici le plus d'idées (il en a même assez, justement, sur les universitaires et autres décadents du déclin), a plaisamment répété qu'il n'était surtout pas un intellectuel. Arlette Cousture, la fille de Caleb, a récemment eux besoin de rassurer qui l'interrogeait: elle se gardait bien d'être intellectuelle. En fait, quand quelqu'un de l'intelligentsia québécoise réussit et ainsi met le pied dans le cercle (aussi magique que large) des signes mass-médiatiques, il s'empresse souvent de comprimer l'importance des idées dans sa vie de producteur culturel, particulièrement sa théorie personnelle du métier (cinéaste, écrivain, journaliste, etc.). Sa petite musique devient muzak. Belle «tradition», qui nous vient de très loin, sans doute de l'Église catholique qui dès le XVIII<sup>e</sup> siècle a voulu nous tenir loin des Lumières jusqu'à Duplessis et Bourassa pour qui rien n'a compté ou ne compte qui n'est pas comptable. Alors, mon cher Noël, je ne peux comprendre que tu paraisses suivre cette voie, puisque ton livre est un art d'écrire sinon, horreur! une théorie de la création littéraire qui, en plus, comporte une fiction théorique, le comble. Ferais-tu un peu tienne cette devise ici souvent adoptée: je pense donc je m'excuse?

Quant à cette carence d'une définition de notre problématique culturelle ou littéraire, je crois que tu te trompes. Tu oublies en tout cas que nous n'avons pas cessé de reposer le problème d'écrire en ce pays, en le rattachant à celui du vivre. D'où mon apostrophe initiale et ce paradigme de l'habitant — coureur de bois et ses variantes historiques: canadien/français/québécois/trans-culturel. Je sais très bien que tu ne peux être taxé ni d'«habitant», ni de «coureur» puisque tu ferais plutôt partie des «navigateurs». ***J'appelle ainsi ceux qui, sortis du rang (de l'alignement clérical et traditionnel), ne se garrochent pas pour autant au fond des bois amérindiens: ce sont plutôt des «navigateurs» qui préfèrent la navette fluviale et maritime, entre le rang et le Nord du rêve, ou le Sud du soleil ou l'Est de l'esprit originel. Tu comprends: ceux qui font la syntaxe et la synthèse des valeurs de l'installation et de la prospection dans notre triangle culturel (la base française et les côtés canadiens et états-uniens).***

**Alors pourquoi fais-tu l'habitant, quand tu es un navigateur?** Comme tous ceux qui s'adonnent à l'essai (c'est le genre qui se développe le plus depuis trente ans!), tu cherches de toute évidence une voie de synthèse, de sagesse et de réconciliation quand tu réfléchis aux conditions de l'écriture au Québec. Mais tu le fais en dénigrant une partie de toi-même, ta partie coureuse, ou aventurière, évidemment, si je peux me permettre ce jugement.

J'ajouterais par ailleurs que les conditions de notre expression se sont considérablement précisées avec les débats menés en ces années trente qui incubera notre révolution des années soixante. Je te renvoie en particulier aux propositions parfois contradictoires, mais souvent complémentaires de Louis Dantin (1865-1945), Claude-Henri Grignon (1894-1976) et surtout à celles d'Albert Pelletier (1896-1971). Ces deux derniers se sont beaucoup intéressés à la question de la langue parlée et écrite, dans la vie comme dans le roman. Quant à Louis Dantin, il proposait, avec raison, ce qu'il appelait astucieusement «la patrie de l'intelligence» aux patriotes régionalistes du début de notre siècle, car il croyait que nos têtes, comme celles des autres races, étaient aussi faites pour la vie des idées, pour la théorie. C'est cette conscience laïcisée et moderne de notre destin littéraire qu'a retrouvée récemment Gérard Tougas dans son ouvrage, *Destin littéraire du Québec*<sup>3</sup>. Mais la revue *Parti pris* (1963-1968) avait aussi déjà contribué fortement au renouveau de la problématique.

*Il n'est donc tout simplement pas vrai de dire que les intellectuels n'ont pas fait leur travail. Depuis Octave Crémazie (1827-1879), qui regrettait pour notre fortune littéraire que nous ne parlions ni huron ni iroquois, jusqu'à Albert Pelletier qui souhaitait que l'on écrive comme l'on parle, disant que les Français pourraient nous traduire (!), la chaîne des voix est plus que centenaire qui pose la question du rapport à notre espace triangulaire. Comment voudrais-tu que les termes en soient changés puisque nos contraintes linguistiques et géo-politiques n'ont pas été modifiées?* Nous n'avons encore ni pays à nous ni langue originale, même si tout cela a depuis longtemps été envisagé.

Il y a même dans notre histoire littéraire une constante pensée du littéraire et de sa norme. Elle s'institue d'une époque à l'autre, à travers deux ères: la cléricale et la laïque. On la connaît de mieux en mieux cette institution depuis une dizaine d'années avec les analyses pointues menées dans la plupart des universités du Québec, particulièrement à Laval<sup>4</sup>. D'ailleurs, ***depuis vingt ans, la communauté chercheuse n'a pas cessé d'outiller le discours critique, particulièrement en histoire littéraire***, comme je viens de m'en rendre compte en en faisant un bilan. Des critiques journalistiques (les plus compétents que nous ayons) ont

pourtant répercuté sans beaucoup de réserves ta charge anti-intellectuelle et universitaire, oubliant un peu vite ces recherches et l'histoire littéraire. Savent-ils d'ailleurs qu'ils se jugent eux-mêmes et leur journal, comme tout le milieu, quand ils reprennent ton affirmation: «l'institution littéraire est pourrie»? Toi-même, tu joues d'ailleurs de façon ambiguë avec ce terme qui renvoie, comme tu sais, à ce qui s'institue, à la pensée et aux divers appareils de la production, de la diffusion et de la réception, ce qui comprend, outre les écrivains eux-mêmes, les organes de presse et leurs critiques. As-tu tant souffert de l'«institution» que tu la limites aux appareils critique, universitaire et étatique?

Je voulais aussi te dire un peu ce que j'enseigne: *notre histoire littéraire est une lente reconquête du réel, disons depuis 1760 et, davantage, depuis la déréalisation consentie par notre peuple quand il a confié (vers 1840) ses destinées à l'Église catholique (1867 est peut-être surtout un effet dérivé de cette déréalisation). Et que, en ce qui concerne la langue littéraire, par exemple, notre réalité langagière (au sens d'Auerbach) a progressivement refait surface: nous avons maintenant droit (depuis le début du XX<sup>e</sup>) à toute la langue française, celle d'ici d'abord, mais aussi toute celle, passée, présente et future, de notre mère-patrie. En littérature, nous avons conquis le droit à toutes les jouissances linguistiques.*

Au fait, qu'est-ce que cette hantise du grammairien-policier dont tu dresses l'épouvantail? Où est sa tribune et quelle est son influence sur les jeunes écrivains? Depuis trois ans que je lis systématiquement le roman qui paraît, j'en ai vu de toutes les couleurs au plan des langues ou du «dialogue des langues» (Bakhtine) dont tu souhaites ici l'avènement. À mon avis, c'est fait. Est-ce qu'au fond ton inquiétude ne viendrait pas de l'absence d'une norme plus stricte? Car ce que nous vivons actuellement dans le roman c'est une appropriation (orgiaque!) du matériau linguistique par tous les écrivains, jeunes et vieux. Dans cette perspective, je comprends ton inquiétude: tu crains que dans notre triangle la surface nous manque! Nous serions trop «français» ou trop «états-uniens», pas assez nous-mêmes... Tu favoriserais une intervention étatique («institutionnelle»), plutôt que de laisser jouer les forces imaginaires (écrivaines)? C'est précisément notre liberté langagière qui est en train d'établir un standard français d'Amérique (comme existent ceux que tu envies avec raison: les standards anglais, espagnol ou portugais d'Amérique). Je pense, par exemple, aux Michaud (*Coyote*), Hamelin (*La Rage*), Vézina (*Osther, le chat criblé d'étoiles*), Mistral (*Vamp*) et autres. Ils agrandissent notre aire linguistique en pratiquant aussi bien le dernier argot parisien que la culture rock. Comme toi quand tu retrouves les idiotismes gaspésiens,

même quand tu ne racontes pas la Gaspésie. Alors, quand tu dis que nous n'avons pas de norme littéraire, ne serait-ce pas la liberté conquise depuis plusieurs décennies qui te chicote?

N'aurais-tu pas toi-même tendance à faire le grammairien ou le rhétoriqueur? Ton art d'écrire est une mini-rhétorique, que tu le veuilles ou non, ce qui te situe du côté de la critique érudite ou savante! D'où, selon moi, le malaise propre à ton essai. Pourquoi cette dissonance? N'entends-tu pas la lectrice (le lecteur s'il en reste) se disant: mais enfin comment cet écrivain qui gagne sa vie à l'université peut-il parler ainsi? Est-ce l'esprit critique propre à l'UQAM?... Ou alors devra-t-elle (il?) comprendre que tu parles en fait de l'excès qui s'appelle «intellectualisme» quand il est simplement question d'intellectuels?

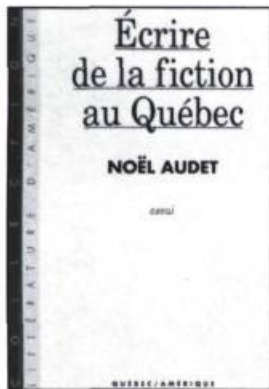
Et puis, tes attaques sont trop générales: jamais tu ne nommes les fameux imbéciles (sémioticiens et/ou (!) colonisés par la France et son modèle littéraire) contre qui tu en as. N'osant m'attarder à mon terrible cas de toposémioticien des structures narratives, aggravé d'une complication francophile reconnue, j'ai songé plutôt aux deux figures dominantes de la scène critique, à nos «pères» Gilles Marcotte et Jean Éthier-Blais, au fédéralisme de l'un et à la «french connection» de l'autre. Mais je n'ai pu m'empêcher de songer qu'ils partagent avec toi une mise à distance (ou en pénitence) de la théorie littéraire contemporaine. C'est vrai qu'ils se définissent eux aussi comme écrivains, tiens! Par ailleurs, il est vrai que la référence québécoise peut avoir chez eux, de ton point de vue, des aspects déficitaires. S'agit-il de ces chers pères, mon cher frère? J'ai songé encore à la prédominance actuelle du discours de la francité au *Devoir*, dans certains jurys, dans des librairies. Mais peut-être souffre-t-on là comme ailleurs de l'absence d'une histoire de la pensée au Québec. Comment avoir tout à la fois des idées et une certaine cohérence sans pareille référence? Sais-tu, au fait, que ton art d'écrire (ton livre) est ici sans précédent? Nous n'avons pas encore eu beaucoup d'écrivains «savants»! Ni Aquin, ni encore Bessette n'ont publié d'«art poétique». D'où sort au fait ton livre? Est-ce qu'il ne viendrait pas par hasard de ton université où tu animes, avec d'autres, ce qui s'appellera peut-être, un jour, «l'école» de l'UQAM?

Voilà. C'était quelques-unes des remarques que je voulais te faire car je tenais à écarter ce voile d'anti-intellectualité dont tu pares hélas! ton esthétique.

En toute amitié, Jacques Allard. Lq

1. Noël Audet, *Écrire de la fiction au Québec*, essai, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 198 p.
2. *Traverses*, essais sur la critique littéraire au Québec, à paraître chez Boréal.
3. Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 208 p.
4. Voir surtout l'ouvrage de Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.

# Mon cher Jacques,



Comme je dispose d'un espace plus que restreint, j'irai droit à l'essentiel sur quelques-unes de tes remarques seulement. On poursuivra peut-être la discussion en d'autres lieux.

Dans un habile tour de passe-passe, tu feins de croire que j'aurais dû m'appuyer sur l'étude historique que tu es en train de préparer avant d'oser «vous» interpeller. Bravo si ton étude peut enfin dégager des perspectives historiques pour empêcher l'institution de tourner en rond! Mais tu ne vois pas que ton rappel historique amène de l'eau à mon moulin. Tu fais remonter le débat pour ta part à 1806 et tu t'étonnes que je m'impatiente devant la lenteur que nous mettons à trouver une solution? Or, je crois que de poser le débat en termes de «régionaliste ou exotiste», comme d'ailleurs en termes de «québécois ou transculturel», c'était le fonder sur de mauvaises prémisses, en confondant l'écriture avec l'espace géographique, d'une part; en concevant un phénomène latéral, le transculturel, comme élément central de notre culture, d'autre part. Cela explique parfaitement qu'on n'arrive jamais à s'en sortir. Ta lecture de mon essai est si émotive que tu refuses de voir que je tente de relancer le débat sur des bases complètement neuves, à savoir le fait que nous sommes un peuple francophone d'Amérique (et non des Français, tout est là), et qu'à l'instar des autres cultures d'Amérique la culture québécoise peut enfin s'affirmer au bout de notre «lente conquête du réel», comme tu le dis si bien. Cela vaut pour nos choix linguistiques (toute la langue française, plus le lexique nécessaire à l'expression de nos réalités spécifiques), aussi bien que pour les modèles généraux d'écriture (nous avons la maturité suffisante pour générer nos propres modèles). Si plusieurs auteurs en sont rendus là (tu oublies la majorité), c'est loin d'être le cas pour l'appareil critique universitaire entre autres, qui n'a toujours pas saisi ces évidences. La plus totale confusion règne encore à ce propos: on s'y renie tous les jours en tant que peuple, on nous dénie tous les jours le droit à une culture distincte. Cher collègue et néanmoins ami, à d'autres ta leçon d'histoire!



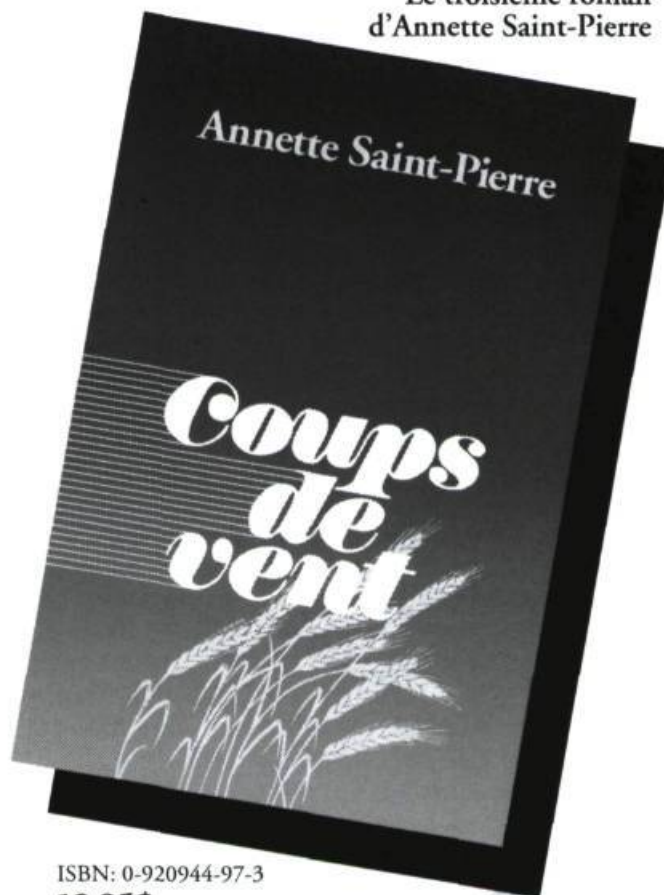
Noël Audet

Parlons un peu des profs, puisque ton étonnement de me voir dissocier l'écrivain du lecteur patenté nous plonge au cœur du problème. Précisons d'abord que je m'attaquais à une mentalité diffuse, à une idéologie au sens strict du terme, pourquoi cherches-tu à y désigner à tout prix des coupables? Il m'apparaît évident depuis plusieurs années que nous n'habitons pas le même versant du phénomène littéraire, même si professeurs, critiques, écrivains et artistes appartiennent tous à l'intelligentsia, je ne l'ai jamais nié. Du côté de la pratique littéraire ou artistique cependant, nous savons que l'œuvre en devenir obéit à des lois esthétiques, qu'elle exige des habiletés techniques et des savoirs qui ne sont radicalement pas du même ordre que ceux dont se réclame le lecteur savant. Non, cher ami, nos grilles d'analyse ne me permettent pas d'écrire une seule ligne, parce qu'elles m'induiraient dans la «mimésis défunte» dont parle Adorno, dans la sécheresse académique.

Pis encore, sur le versant de la réception, vous traitez depuis vingt-cinq ans la littérature comme n'importe quel autre discours social, ayant négligé une seule petite dimension, pourtant capitale: la littérature est aussi un art, et il ne suffit pas de savoir grossièrement comment ça fonctionne pour en produire. À ce sujet, tu entretiens une confusion conceptuelle qui plaît beaucoup aux professeurs de lettres. J'ai lu récemment, dans une revue savante, que, puisqu'ils utilisent pour leurs études le pronom «Je» (celui de l'énonciation personnelle, n'est-ce pas?), les professeurs revendiquent le statut d'écrivain. Accordons-nous un instant pour en rire de bon cœur. L'écrivain, ou l'artiste, entretient avec la réalité un rapport d'illumination (celle du sens nouveau qu'il y instaure) et non un rapport d'analyse rationnelle. Il est ridicule d'en disconvenir. Pour plus de détails, relis mon chapitre sur l'inspiration; et songe un moment à nos pratiques départementales: la création littéraire ou artistique, que l'Université reconnaît pourtant comme activité équivalente à la recherche théorique, ne fait jamais vraiment le poids

# NOUVEAUTÉ

Le troisième roman  
d'Annette Saint-Pierre



ISBN: 0-920944-97-3

**12,95\$**

Roger Messier quitte les siens, déterminé à trouver ailleurs une pleine liberté. Sa famille aurait-elle connu autant de déboires, si le fugueur avait su accepter son père et trouver au-dedans de lui-même assez de courage pour affronter certains événements. *Coups de vent*, c'est la saga d'une famille manitobaine aux prises à de violentes passions; il retiendra l'attention du lecteur du début à la fin.



Éditions des Plaines  
Case postale 123  
202, boul. Provencher  
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4  
Tél.: (204) 235-0078 Téléc.: 233-7741

chez nous. Vous la soupçonnez de légèreté, vous la considérez, à votre corps défendant bien sûr, comme le refuge des esprits inarticulés sinon des ignorants. Voilà ce que les universitaires me disent, sans le savoir, depuis dix ans. Toi-même, tu me reproches d'écrire trop de fiction, au détriment de la vraie recherche. Tu vois bien qu'il ne s'agit pas de la même «intellectualité»! De plus, vous rejetez les écrivains, mais cela ne vous empêche pas, profitable contradiction, de mythifier tout de même La Littérature et d'en faire votre beurre en glosant sur elle. Votre méconnaissance des artistes et des exigences de leurs métiers respectifs, y inclus le métier d'écrivain, est si totale que vous ne devriez pas vous étonner qu'ils vous sentent d'un recours nul.

Dernier chapitre. Je conçois mal que tu taxes d'anti-intellectuel celui qui interroge le discours des profs même quand ce discours peut être faux. Sont-ils à ce point infaillibles ou fragiles qu'on ne puisse plus les contredire? Oui, je m'exclus du discours littéraire dominant, non je ne prétends pas faire la recherche sur l'institution à votre place, puisque je trouve qu'écrire est déjà digne de toute ma passion. Que faites-vous de votre côté pour que notre littérature occupe son espace vital dans la distribution, les librairies, les médias, l'enseignement, la critique journalistique ou universitaire? Poser la question, c'est y répondre.

L'artiste-habitant-navigateur que je suis serais tenté de déposer un jouissif mot de Cambronne en guise de point final.

Amicalement, Noël Audet **Lq**